

Champ sémantique, analyse componentielle, connotation et traduction

Quelques exemples tirés du vocabulaire hébreu

René Péter-Contesse

Volume 32, Number 1, mars 1987

La traduction biblique
Bible Translation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002364ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002364ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Péter-Contesse, R. (1987). Champ sémantique, analyse componentielle, connotation et traduction : quelques exemples tirés du vocabulaire hébreu. *Meta*, 32(1), 30–35. <https://doi.org/10.7202/002364ar>

CHAMP SÉMANTIQUE, ANALYSE COMPONENTIELLE, CONNOTATION ET TRADUCTION QUELQUES EXEMPLES TIRÉS DU VOCABULAIRE HÉBREU

RENÉ PÉTER-CONTESSÉ
Colombier/NE, Suisse

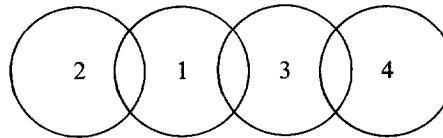
Par un bel après-midi d'été, François et Sylvie sont installés à la terrasse d'un café, dégustant une glace. Au moment de régler l'addition, car l'heure du cours d'hébreu approche, François constate qu'il a oublié son portefeuille chez lui.

— Peux-tu me prêter de l'argent ? demande-t-il à sa compagne.

— Bien volontiers ! répond-elle. Et, décrochant la gourmette en argent qui orne son poignet, elle la lui tend avec son plus charmant sourire.

Si vous essayez de traduire ce bref récit en anglais ou en allemand, vous rencontrerez une difficulté de taille. Sylvie a très bien compris ce que François attendait d'elle, mais pour le taquiner, elle a joué sur le double sens du mot français « argent », qui peut désigner soit un métal précieux (symbole chimique Ag), soit un moyen d'échange (métal monnayé [argent ou autre] ou papier-monnaie). Le **champ sémantique** du mot français « argent » recouvre ces deux acceptions (à côté d'autres). Or ce n'est le cas ni en anglais ni en allemand, langues qui distinguent respectivement « *silver* » de « *money* », et « *Silber* » de « *Geld* ». Par ailleurs, dans certains cas, « *money* » et « *Geld* » ne correspondent pas au français « argent », mais à « monnaie ». En gros, on peut symboliser cette situation par la figure suivante, où chaque cercle représente le champ sémantique d'un mot :

1. argent
2. *silver* (= *Silber*)
3. *money* (= *Geld*)
4. monnaie



Le champ sémantique de « argent » ne correspond que partiellement à celui de « *silver/Silber* », et réciproquement ; de même en ce qui concerne « *money/Geld* » ; de même encore en ce qui concerne les champs sémantiques respectifs de « *money/Geld* » et de « monnaie ».

Le problème soulevé par le paragraphe précédent n'est pas particulier à la langue française. On le retrouve dans de très nombreuses langues, et probablement même dans toutes. Par exemple, le mot anglais « *nail* », tout comme son équivalent allemand « *Nagel* », correspond à deux mots français aussi différents l'un de l'autre que « clou » et « ongle ».

La langue hébraïque n'échappe pas à ce phénomène : le mot hébreu *èbèd* est traditionnellement rendu en français par « serviteur » ou « esclave ». Cependant, une étude

attentive de l'emploi du mot hébreu, dans les divers contextes où il se rencontre, montre que son champ sémantique ne recouvre que partiellement ceux de « serviteur » et « esclave ». Il sera donc nécessaire pour le traducteur de trouver d'autres termes français pour rendre le sens de *èbèd* dans tel ou tel passage de l'Ancien Testament.

En français, il y a tout d'abord une différence de sens entre « serviteur » et « esclave ». Si tous les deux travaillent pour un maître et dépendent de son autorité, l'un (l'esclave) en dépend de manière absolue, étant une « chose » possédée par le maître au même titre qu'une bête de somme ; l'autre (le serviteur) est celui qui, en principe, s'est mis librement au service du maître et qui en reçoit un salaire. Dans les deux cas il y a donc une relation de dépendance d'une personne qui se situe au bas de l'échelle sociale par rapport à quelqu'un plus haut placé ; le statut social du serviteur n'est qu'à peine moins bas que celui de l'esclave.

L'examen des textes vétéroutestamentaires dans lesquels le mot *èbèd* apparaît nous fait découvrir des choses intéressantes. Si dans beaucoup de passages le sens de « serviteur » ou « esclave » convient pour la traduction (encore qu'il ne soit pas toujours facile d'affirmer clairement qu'il s'agit de l'un ou de l'autre), il en est un certain nombre où ni l'un ni l'autre sens ne convient.

En 2 Rois 5.1, Naaman est présenté comme général (littéralement « chef de l'armée ») du roi d'Aram ; au verset 6 du même chapitre, le roi d'Aram parle de lui comme étant son *èbèd* : un général en chef n'est évidemment pas un « esclave », tout au plus un « serviteur » si l'on donne à ce terme le sens large de « celui qui est au service de ».

Genèse 41.10 nous raconte que « le Pharaon s'est mis en colère contre ses *èbèd*, le grand échanson et le grand panetier », qui ne sont manifestement pas des esclaves puisqu'ils occupent au moins les postes de responsables du ravitaillement de la cour royale (en fait ces titres désignaient certainement des fonctionnaires bien plus importants de la cour).

Dans le même chapitre, aux versets 37-38, on apprend que la proposition de Joseph plaît au Pharaon et à ses *èbèd*. Ce terme ne peut désigner ici le personnel subalterne du palais (esclaves ou serviteurs) ; il ne peut être question que de l'entourage immédiat du roi, à savoir ses ministres ou ses conseillers.

Pensons enfin aux textes, nombreux, où Moïse est appelé « *èbèd* du Seigneur » (par exemple Exode 14.31 ; Deutéronome 34.5 ; Josué 1.1 ; 2 Rois 18.12 ; 2 Chroniques 1.3). L'expression est presque unanimement rendue par « serviteur du Seigneur », à juste titre, car le contexte et la personne même de Moïse, chef du peuple, montrent bien que le *èbèd* n'est pas systématiquement un personnage situé au bas de l'échelle sociale en Israël. Il en va de même lorsque ce titre est donné au roi David (par exemple 2 Samuel 3.18 ; 1 Rois 11.13 ; Psaume 18.1).

Ainsi en hébreu le terme *èbèd* exprime donc une idée de subordination, mais n'implique pas une situation fixe au bas de l'échelle sociale. N'importe qui, à n'importe quel échelon de l'échelle sociale, peut être un *èbèd*, du moment qu'il est subordonné à quelqu'un d'autre qui lui est supérieur. L'esclave est subordonné à son maître, le chef de l'armée ou le ministre est subordonné au roi, et le roi lui-même (ou Moïse) est subordonné au Seigneur. Toutefois, au point de vue de la traduction, le mot « subordonné » ne convient guère, car il n'est pas d'un usage fréquent dans la langue française ; celle-ci préfère habituellement situer une personne à son rang hiérarchique, plutôt que de la situer de manière imprécise, simplement par rapport à une autre, supérieure ou inférieure.

C'est ainsi que, dans la Bible en français courant, le mot hébreu a été rendu, entre autres, par :

esclave en 1 Samuel 30.13 : « Je suis un Égyptien, esclave d'un Amalécite ; »

serviteur en 1 Rois 12.7 : « Ils [= les Israélites] seront tes serviteurs pour toujours ; »

officier en 2 Samuel 11.21 : « L'officier Urie, le Hittite, est mort lui aussi ; »
ministre en Genèse 41.37 : « La proposition de Joseph parut judicieuse au Pharaon et à ses ministres. »

L'analyse componentielle est une autre forme d'approche du sens d'un mot dans une langue donnée¹. Elle se fait souvent en comparaison avec d'autres mots plus ou moins synonymes.

Dans son acception la plus usuelle, le mot « siège » désigne en français un meuble fait pour s'asseoir. Il englobe les termes « tabouret », « chaise », « fauteuil », « canapé », « divan », « banc », dont les composantes sémantiques respectives sont les suivantes :

	tabouret	chaise	fauteuil	canapé	divan	banc
nombre de personnes	une	une	une	2/+	2/+	2/+
dossier	non	oui	oui	oui	non	o/n
accoudoirs	non	non	oui	oui	non	non
rembourrage	non	o/n	o/n	oui	oui	non

Si l'on veut ajouter à la liste le mot « pouf », il faut lui reconnaître les mêmes composantes qu'à tabouret, sauf en ce qui concerne le rembourrage, et il faut recourir à une composante supplémentaire, « sans pied », qui le distingue des six autres sièges mentionnés, qui sont tous « avec pieds ».

L'analyse componentielle du vocabulaire hébreu est une étape indispensable dans le travail du traducteur de l'Ancien Testament. La négliger peut conduire à des lourdeurs de style, à des ambiguïtés, ou même à des contresens.

Le mot hébreu *yam* est traditionnellement rendu en français par « mer ». Mais l'analyse componentielle de *yam* et de « mer » (et de quelques autres mots français relatifs au thème de l'eau) nous aidera à voir ce qui les différencie :

	<i>yam</i>	mer	océan	lac	rivière
eau courante	o/n	non	non	non	oui
eau salée	o/n	oui	oui	non	non
vaste étendue	o/n	oui	oui	o/n	—

Un premier coup d'œil sur ce tableau nous montre que « mer » et « océan » ont les mêmes composantes. Pour les distinguer l'un de l'autre, il faudrait faire intervenir en français une notion de délimitation géographique², mais cette composante serait non pertinente pour l'hébreu, qui n'a pas conscience de l'existence des « océans », au sens moderne du terme.

Le second coup d'œil nous place devant l'inadéquation de l'analyse componentielle des mots français, appliquée à l'hébreu *yam*. En effet on constate que le mot hébreu désigne le plus souvent une étendue d'eau, mais occasionnellement un cours d'eau (le Nil : Esaïe 19.5 ; Nahum 3.8 ; l'Euphrate : Jérémie 51.36). L'étendue d'eau peut être vaste (la Méditerranée, la mer Rouge) ou très réduite (la « mer d'airain », c'est-à-dire la grande cuve de bronze, remplie d'eau, située devant l'entrée du temple de Jérusalem, 1 Rois 7.23-26 ; mais il s'agit peut-être là d'un emploi métonymique de *yam*). L'eau peut être salée (la « mer du sel » = la mer Morte) ou douce (la « mer de Kinnéret » = le lac de Génésareth).

Pourtant cette analyse componentielle nous conduit à comprendre que le champ sémantique de *yam* est beaucoup plus vaste que celui de « mer », et que par conséquent il est nécessaire, selon les contextes, de recourir à d'autres mots français dans la traduction, par exemple :

fleuve en Esaïe 19.5 : « L'eau tarit dans le Nil, le fleuve est complètement à sec ; »
bras du fleuve en Ezékiel 32.2 : « tu t'ébroues dans les bras de ton fleuve [= le Nil] ; »
grande cuve ronde en 1 Rois 7.23 : « Hiram fit alors une grande cuve ronde en bronze ; »
lac en Josué 12.3 : « du lac de Génésareth » ;
lacs et mers en Lévitique 11.9 : « les animaux vivant dans l'eau, dans les lacs, les mers ou les rivières. »

L'analyse componentielle du verbe hébreu *nafal* est instructive également, et indispensable pour en donner une traduction adéquate selon les contextes. Ce verbe exprime fondamentalement l'idée d'un mouvement de haut en bas, et est traditionnellement traduit par « tomber ». Mais le verbe français, en plus de la composante « mouvement de haut en bas », contient une composante « involontairement » qui n'est pas présente dans le verbe hébreu ; *nafal* s'emploie même lorsque le mouvement est exécuté de manière délibérée : en Genèse 24.64, Rebecca « saute à bas de » son chameau, tout à fait volontairement ; et en 2 Rois 5.21, Naaman ne « tombe » pas de son char, mais en « descend » pour accueillir Guéhazi.

Si dans des cas aussi évidents que ces deux-là, les traducteurs ont su, intuitivement, renoncer au (faux) littéralisme consistant à rendre systématiquement *nafal* par « tomber », il n'en a pas été de même pour l'expression *nafal al panim* et les tournures équivalentes, qui sont généralement rendues par « tomber sur son visage » (ou « sur sa face »), alors même que dans la majorité des cas le geste est volontaire (= « se jeter le visage contre terre »). Ces expressions apparaissent 35 fois dans l'Ancien Testament. Dans trois passages seulement, le sens de « tomber (involontairement) » est évident : en 1 Samuel 5.3-4, la statue du dieu Dagon ne s'est bien sûr pas jetée à terre volontairement ; de même en 1 Samuel 17.49, le géant Goliath n'avait aucune intention ni aucune envie de se prosterner devant David, mais il n'a pas pu faire autrement que de s'effondrer le visage contre terre lorsque la pierre de fronde du jeune berger s'est enfoncée dans son front. Dans quelques passages (une dizaine en tout), il y a une certaine ambiguïté : l'exemple le plus caractéristique est celui de Daniel 8.17, où l'on voit Daniel, effrayé par l'approche de l'ange Gabriel, qui « tombe (ou « se jette ») le visage contre terre » ; ici l'on peut hésiter : Daniel tombe-t-il (involontairement), terrassé par la frayeur que lui inspire l'apparition de l'ange, ou bien se jette-t-il à terre (volontairement) dans un geste de profond respect mêlé de frayeur ? Même dans le cas présent il semble que la seconde interprétation soit préférable, puisque le verset 18 mentionne ce qui semble bien être une perte de connaissance intervenue à ce moment-là seulement.

Dans plus de 20 passages, le sens de *nafal al panim* est sans conteste « se jeter le visage contre terre », et la traduction par « tomber » est erronée ; voir par exemple Lévitique 9.24, où il s'agit d'une manifestation quasi liturgique : « un feu sortit de devant le Seigneur et dévora sur l'autel l'holocauste et les graisses des sacrifices. Tout le peuple vit cela ; ils crièrent de joie et ils se jetèrent sur leur visage ». En 1 Samuel 25.23, une femme nommée Abigaïl était partie à la recherche de David. Lorsqu'elle le rencontra enfin, « elle descendit vite de l'âne, tomba et se prosterna en présence de David la face contre terre » (version Segond révisée). Une telle traduction évoque inévitablement pour le lecteur l'image de la personne qui fait une chute en descendant trop hâtivement de sa monture. Mais tel n'est pas le sens du texte hébreu, qui veut insister sur la hâte d'Abigaïl d'exprimer devant David le profond respect qu'elle lui porte ; ce que la Bible en français

courant a rendu par « Dès qu'Abigaïl aperçut David, elle descendit en hâte de son âne ; elle s'inclina devant David, se jeta le visage contre terre à ses pieds et lui dit : ... ».

Un troisième élément dont le traducteur doit tenir compte dans son travail de transfert du sens d'un texte dans une langue différente, c'est la **connotation**. L'analyse componentielle l'aide à trouver la signification objective d'un mot ou d'une expression. Mais cette objectivité n'est pas tout ; les mots sont souvent utilisés et reçus en fonction de réactions affectives (subjectives) dont on ne peut pas ne pas tenir compte.

Lorsqu'un propriétaire veut vendre une « maison », l'agent immobilier chargé de la transaction la présentera dans les petites annonces comme une charmante « villa » ou un ravissant « pavillon », même si aux yeux de beaucoup d'acquéreurs potentiels elle apparaît plutôt comme une vieille « bicoque ». Ces quatre termes français désignent objectivement une habitation ; « maison » est neutre du point de vue affectif, « villa » ou « pavillon » ont une connotation subjective positive, tandis que « bicoque » a une connotation subjective négative.

Il n'est évidemment pas facile de déterminer la connotation d'un mot d'une langue morte, dans la mesure où la connotation est une notion subjective. Toutefois, dans plusieurs cas, des indices assez clairs nous permettent de nous faire une idée à ce sujet.

L'adjectif hébreu *qanna* (ou *qanno*) ne se rencontre que huit fois dans l'Ancien Testament et se rapporte toujours à Dieu. Dérivé de la racine *qana*, il exprime une idée d'exclusivité (Dieu est et veut être le Dieu exclusif des Israélites) ; mais il a généralement été traduit par « jaloux », sens que la racine *qana* peut avoir dans certains contextes de relations interpersonnelles (Genèse 26.14 : les Philistins furent jaloux d'Isaac ; Genèse 30.1 : Rachel devint jalouse de sa sœur [= Léa] ; Genèse 37.11 : ses frères étaient jaloux de lui [= Joseph]).

La traduction de *qanna/qanno* par jaloux en français est contestable, pour deux raisons principales :

a) elle repose sur le sens possible d'un autre mot de la même racine ; mais linguistiquement parlant des mots dérivés d'une racine étymologique commune peuvent avoir évolué différemment du point de vue sémantique, et n'ont donc pas forcément les mêmes composantes sémantiques (« argenté » = recouvert d'une couche d'argent [métal argenté] ; « désargenté » = dépourvu d'argent monnayé [homme désargenté]).

b) l'adjectif français « jaloux », comme le nom « jalousie » et le verbe « jalouser », a une connotation négative. Le dictionnaire *Petit Robert* définit ainsi la « jalousie » : sens ancien, qui n'a plus cours aujourd'hui « Attachement vif et ombrageux » ; sens moderne, valable aujourd'hui « Sentiment *mauvais*³ qu'on éprouve en voyant un autre jouir d'un avantage qu'on ne possède pas ou qu'on désirerait posséder exclusivement ». D'ailleurs, dans la pensée populaire, la « jalousie » est un « vilain défaut ».

Il est donc difficile d'appliquer cette qualification à Dieu. C'est ce qu'ont bien senti la majorité des traducteurs bibliques. Ils traduisent avec une belle unanimité *qanna/qanno* par « [Dieu] jaloux », mais dans la plupart des versions accompagnées d'un glossaire ou de notes, on explique qu'il ne faut pas comprendre « jaloux » dans le sens de « jalousie » ! L'adjectif hébreu *quanna/quanno* n'a pas la connotation négative du français « jaloux ». Il implique une relation positive entre Dieu et ses fidèles, relation inspirée par un amour ardent, passionné et exclusif, alors que « jaloux » implique une relation négative ou perturbée (ou une absence de relation) entre les personnes concernées (voir les exemples tirés de la Genèse, cités plus haut). Dans la version de la Bible en français courant, l'expression « Je suis un Dieu *quanna/quanno* » a été rendue par « J'exige d'être votre seul Dieu » ou une formule équivalente, selon le contexte.

Qu'il s'occupe de textes profanes ou de textes bibliques, le traducteur doit être constamment attentif à ces trois notions fondamentales de champ sémantique, d'analyse componentielle et de connotation, et cela en ce qui concerne aussi bien le vocabulaire de la langue source que celui de la langue de traduction⁴. Il ne lui est évidemment pas possible, pour des questions de temps, de procéder systématiquement à l'analyse de chaque mot pris individuellement, dans la langue source ou dans la langue cible. Dans la majorité des cas, l'intuition et le bon sens lui permettent de donner une traduction satisfaisante. Mais le traducteur n'a pas le droit, pour des raisons de facilité ou sous prétexte de « fidélité » aux mots, de trahir le sens d'un texte. C'est une question de saine conception linguistique, d'honnêteté intellectuelle, et de respect à l'égard de ceux qui n'ont pas d'accès direct à la langue source.

Notes

1. En fait les deux approches (champ sémantique et analyse componentielle) sont souvent complémentaires et indissociables l'une de l'autre ; dans le paragraphe précédent, nous avons déjà fait une analyse componentielle rapide des composantes respectives de « serviteur » et « esclave ».
2. D'après le *Petit Robert*, la « mer » est un « Bassin océanique, plus ou moins isolé, de dimensions limitées ».
3. C'est nous qui soulignons.
4. Comme le montrent bien les autres articles de ce fascicule, les problèmes de traduction ne se limitent pas au niveau des mots isolés. Il faut se préoccuper des expressions, des phrases, des paragraphes, du style, du milieu culturel. Mais chaque langue, dans n'importe quelle culture, utilise des mots qui sont les éléments de base indispensables de toute communication efficace.